

CONCOURS FICTION 1987

De Varennes, Chicoutimi, Sainte-Agathe-de-Lotbinière, de Port-Daniel en Gaspésie, de Toronto ou de Plaster Rock au Nouveau-Brunswick... et d'abord, bien sûr, de Montréal, les nouvelles nous sont arrivées nombreuses. Quarante-huit en tout, en réponse à notre **Concours Fiction 1987** annoncé dans le numéro d'octobre dernier.

Créé dans le but d'«encourager la relève», lancé aux jeunes auteures jamais encore publiées, ce concours a été un succès. En ces temps où l'on désespère de voir «nos» jeunes construire des phrases qui ont de l'allure, beaucoup de (jeunes) femmes écrivent — et sans faire de fautes. Elles n'ont pas toutes le même talent, mais le jury — composé de trois écrivaines: Monique Proulx, Anne Dandurand, Greta Nemiroff et de moi-même, membre du comité de rédaction de LVR — a facilement retenu une douzaine de nouvelles qui, en raison de la qualité d'écriture ou de l'originalité de l'histoire, se sont distinguées. Parmi elles, nos trois «gagnantes», celles qui faisaient l'unanimité, Maryse Choinière, Hélène Gaulin et Céline Trahan. Huit autres textes ont reçu des «mentions honorables» et seront probablement publiés au cours de l'année.

Ce concours, qui se répétera, a aussi été l'occasion de vérifier, par les thèmes abordés, ce qui préoccupait les Québécoises. D'abord, il fallait un peu s'y attendre, elles condamnent le monde violent, de plus en plus automatisé, nucléarisé, désincarné... dans lequel nous vivons. Très souvent sous la forme de science-fiction baignant dans une aura de cataclysme.

On ne rit pas très souvent, c'est vrai, en lisant ces 88 nouvelles, mais il ne s'agit pas pour autant de pur désabusement. Au contraire, les auteures proposent des esquisses

de solutions. La plus étonnante, sinon la plus fréquente, est l'élimination des hommes, soit par l'incarcération forcée, soit par le meurtre. Faut-il en avertir sociologues, criminologues et autres? Il se passe ici un phénomène encore peu vu en littérature ou dans la réalité: des femmes tuent des hommes, avec d'ailleurs énormément de sang-froid. Parfois par vengeance, pour mettre un terme à l'incommunicabilité entre les sexes, parfois par humanisme (oui, oui). Parfois, elles doivent littéralement traverser le corps d'un homme pour accéder à la vraie vie, à leur vraie nature de femme, de la même façon qu'Alice passant «de l'autre côté du miroir»... De façon générale, les hommes de ces nouvelles sont souvent morts ou moribonds. Fascinant, non? À se demander si l'expression punk «No future» ne désignerait pas plutôt le sexe mâle...

Étonnant aussi, on parle relativement peu des rapports amoureux hommes-femmes. Et quand on le fait, ce n'est jamais réconfortant (voir **Endophasie** et **Post-scriptum**). On mise beaucoup plus sur la découverte de soi, seule ou en complicité avec d'autres femmes. Nous avons d'ailleurs reçu bon nombre de nouvelles «fantastiques» qui, par les biais d'étranges métamorphoses, abordent ce thème de la recherche de l'identité. (À noter qu'à l'exception de deux nouvelles, le personnage principal est toujours une femme.) Finalement, on se préoccupe de maternité et d'enfants (voir **Les enfants tombent**) mais très peu du monde du travail.

Toutes ces préoccupations — et absences de préoccupations — mériteraient sans doute une analyse plus poussée car à travers elles se dessine peut-être le profil d'une génération nouvelle.

Quant à nous, nous voilà rassurées: la «relève» des écrivaines existe. Nous l'avons lue et relue.



Au premier plan, l'une des trois gagnantes du **CONCOURS FICTION 1987**: Hélène Gaulin, 23 ans, de Montréal. Derrière, deux autres gagnantes et cinq des huit «mentionnées»: Céline Trahan, 22 ans, de Montréal; Lucie Gagnon, 28 ans, de Montréal; Lucie Joubert, 29 ans, de Trois-Rivières; Janik Tremblay, 35 ans, de Hull; Suzanne Lafontaine, 27 ans, de Montréal; Maryse Choinière, 28 ans, de Montréal et Mireille Cliche, 31 ans, de Montréal.

FRANCINE PELLETIER



ENDOPHASIE*

Tu es rentré. Les pieds trainants, la tête vide. Comme d'habitude. Sans t'arrêter, tu entres dans ta chambre comme si tu ne voulais plus en sortir. Je t'entends. Tu échappes ton sac dans un coin. Comme tous les soirs, tu envahis le lit et tu sors ta queue de chemise de ton pantalon.

Enfin tes poumons respirent, ton cerveau s'emplit de sang. Enfin tes yeux voient, tes oreilles entendent. Enfin je peux te parler. Non, même pas. Je murmure et tu bougonnes. Fort. O.K., je me tais. Pour ce soir.

Je te regarde. Tu sors de la chambre et tu soupire, la tête dans le frigidaire. Toujours rien de prêt. Toujours faim. Toujours pas le goût de nourrir ce corps de plus en plus pesant. Mais tu veux survivre. Mais il faut survivre.

Je t'écoute. Tu te dis qu'une cuisse de poulet va faire l'affaire et qu'un verre de vin va te retaper. La télé s'est allumée. Tu manges, tu bois et ton cerveau devient de la purée. Tu relaxes. Tu t'évades. Tu traverses l'écran.

Tu traverses l'écran et tu entres dans leur maison, dans leur chambre. Comme un régisseur, tu inspectes les lieux. Tu critiques tout. Tu aimes la couleur de la chambre, le bouquet sur sa coiffeuse. Tu n'aimes pas son mari, sa coiffure, son maquillage, sa face.

Tu les trouves cons. Cons de s'obstiner, de crier. Tu leur dis. Mais ils ne t'écoutent pas. Ils continuent de crier, de se frapper, de claquer les portes et de pleurer. Tu leur répètes qu'ils sont des crétins. Tu lances qu'ils sont tous des crétins: les scénaristes, le réalisateur, les producteurs. Tu finis par marmonner quelque chose sur le cercle vicieux, le radotage et que toi tu parlerais d'autre chose. Même si tu ne sais pas de quoi. Et tu restes là de l'autre côté de l'écran à les engueuler. Quelquefois, la routine des commerciaux t'assomme et te ramène pour quelques secondes; le temps de goûter ce que tu manges, de réaliser que tu étais parti.

Tu repars. Je t'ai perdu. Pour la soirée. Tu t'es perdu. Jusqu'à demain. Tu préfères être dans leur monde. Même si c'est des cons. Tu préfères vivre avec eux qu'avec toi-même. De toute façon, on ne vit pas avec soi. On survit. Puisqu'il le faut. Et tu survis.

J'attends. Tu grognes. L'écran s'est crevé. Tu te lèves encombré par les restes de ton souper. Se coucher et dormir. Maintenant il n'y a que ça. Tu te débarrasses de la vaisselle. Tu feras ça demain. Comme tout le reste. Tu ne vois rien dans le miroir en face de toi. Ton visage lavé n'exprime que le vide du ciment parcouru. Tu dors déjà.

Je te couche. La dureté de l'asphalte quitte ton dos. Tes pieds ne sont plus des semelles. Tu t'enterres. Une fois de plus. Différemment. Tu te crées un nouveau monde, de nouveaux personnages. Noir et noirs, doux et doux, frais et frais. Une vitre épaisse te protège. Un écran géant. Et je ne peux pas entrer. Je ne peux pas voir, ni entendre.

Tu me repousses. Tu ne veux pas de moi.

Parce que là tu veux vivre, parce que tu fais ta vie.

Et là c'est plus loin que la télé, plus vaste que le cinéma, plus blanc que la drogue.

Je ne peux pas te rejoindre.

Là, tu es rentré. Les pieds trainants, la tête vide. Comme d'habitude.

ILLUSTRATION: DANIELLE POISSON

* Endophasie: langage intérieur.



M-L GAY

LES ENFANTS TOMBENT

Elle, c'est Caroline. C'est mon amie. Elle est dans ma classe. Elle a peur des oiseaux. Elle dit que ce sont eux qui l'ont fait tomber du ventre de sa mère.

Moi, je dis que ça n'est pas vrai, que les oiseaux ne feraient pas ça. Mais je ne sais pas pourquoi les enfants tombent du ventre de leur maman.

Celle qui s'appelle Fanny dit que c'est comme pour les fruits quand ils sont mûrs. Elle dit que c'est sa mère qui lui a dit ça. Seulement, ça n'explique pas tout.

Caroline dit aussi que c'est parce que l'oiseau veut prendre le nid pour ses petits. Alors là, je trouve que ça dépasse toute probabilité. Ça ne peut pas être vrai. Fanny est de mon avis. Mais comme elle n'est pas encore vraiment notre amie...

Les enfants tombent du ventre de leur maman qui crie parce qu'elle a peur du grand oiseau.

Ça, c'est Caroline qui le dit.

D'abord si la maman crie, c'est parce que ça fait mal, ça on le sait. Je dis à Caroline que la question c'est *pourquoi* les enfants tombent du ventre... pas comment!

Le comment, on le sait: mal. On tombe mal. Tout le monde le dit. Alors les enfants tombent parce qu'ils ne savent pas où ils vont tomber.

Fanny et moi, on est pour l'information des avant-nés.

On a fondé un club où on en discute. Pour le moment, Caroline ne veut pas en faire partie.

Il y a Germain Granger qui veut être dans notre club. Il dit qu'il a des informations intéressantes à nous communiquer si nous le laissons entrer. Il est devant la porte. Fanny dit que le club doit d'abord légiférer. C'est ce qu'elle dit. Et nous sommes d'accord.

G.G. s'approche de nous dans la cour d'école. Mais nous n'avons pas encore décidé.

G.G. dit alors que sa mère est enceinte. Nous le prenons dans notre club.

Et Caroline vient aussi.

Elle dit avoir inventé toute cette histoire d'oiseau. Nous le savions déjà.

Plus tard, nous nous amenons chez la mère de G.G. avec un calepin et des crayons. Elle veut bien répondre à nos questions.

Nous commençons: Veut-elle garder en elle son bébé plus longtemps?

D'abord elle sourit (elle souriait déjà) puis ouvre pour nous répondre, mais tout à coup, son front devient soucieux. Elle referme la bouche, puis l'ouvre et la referme comme un poisson.

C'est à notre tour de froncer la peau entre les deux yeux.

G.G. ne fait plus partie de notre club. Nous croyons que sa mère n'est pas enceinte.

Aujourd'hui nous avons écrit chacune cinquante-six feuillets d'information destinée aux avant-nés. (Suite à la page 35)

ILLUSTRATION: MARIE-LOUISE GAY



MARYSE CHOINIÈRE



POST-SCRIPTUM

Tu voulais que je dresse une liste des choses qui t'appartiennent, que tu laisses derrière toi à l'appartement. J'y arrive mal. Il y a tant et tant de choses qui sont demeurées après ton départ, tant de choses dont tu ne soupçonnes même pas l'existence... Des choses floues, subtiles et pourtant terriblement présentes, des espaces, des ambiances, des impressions, des odeurs, des sons... Tiens, ta place vide à table, en face de moi, j'aimerais bien te la retourner, ou la remiser dans le hangar. Elle reste là et là encore, elle s'accroche, elle ne veut pas céder. Même problème avec «ton» côté de lit; je n'en ai plus besoin, prends-le, c'est affreux, tu sais, un côté de lit tout froid.

Et puis quelques bouquins, oh! pas nombreux, mais quelques bouquins quand même, que l'on se lisait ensemble, tu te souviens, sur le bord d'un fauteuil ou dans un bain chaud: on échangeait quelques lignes, on se bidonnait... C'était les belles heures. Ils pourrissent maintenant ces bouquins, ils n'ont pas l'habitude des lecteurs uniques...

Et puis les murs du salon, tu vois, il faudrait que tu en emportes ta part, parce que les murs du salon depuis que tu n'es plus là, ils sonnent faux, ils ont pris la mauvaise habitude de l'écho, l'écho des pas, des bruits, écho trouble des pièces désertées... Faudrait que tu l'emportes cet écho, parce que moi je n'en ai plus besoin; de toute façon je l'ai certainement en double dans d'autres pièces, et puis je suis bien capable d'en faire moi-même, c'est si facile.

Il y a aussi les petits trous dans les murs, ils t'appartiennent sûrement, mais ce n'est pas grave, si tu n'en veux plus je vais y mettre du Polyfilla, sois tranquille, ça va aller. Pour les trous dans mon coeur, dans ma vie, il paraît qu'ils n'ont rien pour ça à la quincaillerie, mais je suis confiante, avec la rapidité de l'évolution du marché, ils vont sûrement trouver quelque chose d'ici quelques mois, un an... un siècle.

J'allais oublier les petits carrés vides, dénués de poussière, qui traînent un peu partout: je pense que tu as oublié de les emporter quand tu as empaqueté les objets qui étaient dessus. Tu me feras penser de te les donner la prochaine fois que tu viendras chercher ton courrier à la maison, parce qu'elles sont très fragiles ces petites taches, elles s'estompent tout doucement avec les jours...

Le silence aussi, le silence le matin au déjeuner au lieu du bruit et de l'odeur du café, tu peux le garder, il te sera utile quand tu ne voudras pas réveiller ta colocataire. Moi, tu sais, le silence je n'en manque pas, j'en ai des heures et des heures de réserve.

Et puis la fraîcheur du lit quand je m'y allonge, ou en pleine nuit souvent quand je me réveille, je peux te la laisser. Non, non, ne refuse pas, pense qu'elle te sera utile la fraîcheur, la nuit, surtout l'été quand il fait si chaud après l'amour...

Et puis la noirceur des pièces quand je rentre le soir, et puis l'absence, et puis le vide au lieu de l'épaule, le drap au lieu de la chaleur de ta peau, le grondement du frigo au lieu de la musique de tes battements de coeur, le goût des larmes au lieu de celui des lèvres... L'odeur de Tide à la place de celle de l'amour...

Tandis que j'y pense, si jamais tu as un peu de temps, tu feras une mise au point des chandelles de la maison: on dirait qu'elles brûlent plus lentement depuis ton départ. Je voulais te dire aussi qu'il y avait pas mal de taches de sperme qui t'appartenaient, mais voyant que tu ne les emmenais pas, je les ai fait disparaître.

Disparue aussi, la date du 6 juin, à mon calendrier. Annulée. L'année prochaine je passe du 5 au 7 sans m'arrêter. ◇

ILLUSTRATION: DARCIA LABROSSE

HÉLÈNE GAULIN

AVEC VOUS POUR BÂTIR L'AVENIR SUR DU SOLIDE



**Vous avez besoin d'aide pour établir solidement
votre programme de protection et de sécurité financières?**

Communiquez avec nos experts.
Ils sauront vous guider pour bâtir un programme
parfaitement adapté à vos besoins.

- Assurance-vie individuelle
- REÉR
- Rentes garanties et viagères
- Assurance collective (salaire, maladie, vie)
- Rentes collectives
- Planification financière et successorale

**LA
SAUVEGARDE**
COMPAGNIE
D'ASSURANCE SUR LA VIE
une institution du mouvement  desjardins

Siège social: 1, Complexe Desjardins,
Montréal (Québec) H5B 1E2 (514) 285-7700

Suite de la page 31

Ce qu'on ne sait pas, c'est comment on va leur distribuer. Fanny veut passer ses journées chez le gynéco. Seulement, il y a l'école. Et puis on y pense, les avant-nés ne savent pas lire! C'est le désespoir total. Et un silence profond. Nous regardons nos pieds, nos mains, vers le bas en tout cas. Fanny dit qu'ils entendent les mots quand on parle. Oui d'accord, mais comprennent-ils ce qu'on dit? Elle ne répond pas. Nous ne savons pas.

Demain, il n'y a pas d'école. On se réunit toute la journée. On: Caroline, Fanny, moi et... G.G., il paraît que sa mère est enceinte pour vrai...

Ça nous prend une vraie femme enceinte.

On est tous assis à la même place que l'autre fois chez G.G. Sa mère a réfléchi à la question. Elle veut bien nous aider.

La mère de G.G. est enceinte, ça c'est sûr.

On lui montre nos tracts. Encore ses grands yeux à la mère à G.G. Nous disons que ce que nous voulons c'est faire savoir aux enfants ce qui les attend en tombant.

La mère de G.G. ne nous dit pas à quoi elle pense. Elle dit qu'elle s'appelle Lolita.

Mais ce n'est pas un nom de maman, ça! C'est ce que Fanny lui dit.

Et pourquoi, demande Lolita?

Pourquoi est la question fondamentale.

Fanny est vieux jeu. Enfin pour cette question de nom.

Fanny et moi, on est au courant. C'est dû à l'éducation qu'on a reçue. Lolita, elle, dit qu'elle s'est élevée toute seule. Alors elle dit qu'elle fait des bébés pour donner tout l'amour et l'éducation qu'elle n'a pas eus.

Fanny et moi, on va venir tous les deux jours lire les feuillets avec Lolita. Ce bébé-là va être le premier à ne pas naître après neuf mois. Il va attendre, de son plein gré. On va tout lui expliquer. Lolita dit que c'est pas elle qui va nous empêcher.

Lolita a un mari. Elle dit qu'il n'est pas souvent à la maison. Il s'ennuie à la maison avec ces histoires de bébés et de ménage. Il aime discuter de choses importantes, c'est ce qu'il dit. Lolita dit qu'elle comprend, elle aussi s'ennuie. Heureusement qu'on est là! Mais on ne peut pas rester longtemps à cause de l'école.

Aujourd'hui, j'ai décidé de demander à la maîtresse ce qu'elle pense des bébés, vu qu'elle n'en a pas. Je crois qu'elle va dire qu'elle nous a et que c'est bien suffisant, et elle va sourire en disant cela.

La maîtresse a répondu qu'elle nous a et que c'est bien suffisant. Je l'aurais juré! Mais c'était une ruse. Maintenant je suis prête à lui poser LA question. Mais Caroline parle avant moi.

— Mademoiselle, pourquoi les enfants tombent-ils du ventre de leur mère?

Je fais des gros yeux. Mademoiselle dit que ma chérie, d'abord ce n'est pas *pourquoi* mais *comment*, et qu'ensuite les enfants ne tombent pas mais qu'ils... La maîtresse dit que c'est décidé, demain elle va donner un cours sur la sexualité.

Mais Caroline dit que c'est *pourquoi pas comment* la question. La maîtresse dit qu'elle va répondre à ça aussi. Incroyable! Demain la maîtresse va dire pourquoi à toute la classe!

On est demain. On est tous assis à nos places. La maîtresse n'est pas encore là. La maîtresse ne viendra pas aujourd'hui, elle a eu un empêchement, c'est la directrice qui le dit.

Caroline n'est plus tellement mon amie. Elle m'a empêchée de poser LA question. Elle veut savoir. Je ne le lui dis pas. Elle ne vient pas à la réunion.

La maîtresse est venue aujourd'hui, mais comme hier, on a perdu un temps précieux, il est entendu que le cours sur la sexualité est remis à la prochaine occasion.

Jamais plus nous ne parlerons à la maîtresse, nous ne ferons que répondre aux questions d'ordre pédagogique et en regardant ailleurs. Nous, c'est Fanny, G.G. et moi.

Ce matin, la mère de G.G. est allée à l'hôpital pour l'échographie. Elle est revenue avec les photos de l'avant-né. Désormais nous devons dire l'avante-née. Nous en sommes fières.

Bon le temps passe. On lit chaque jour à la fille le dépliant que l'on ne cesse de perfectionner. Elle répond de plus en plus par des coups de pieds, cela est à notre avis bon signe.


Nous lui expliquons bien chaque passage, en y mettant l'intonation. Nous élaborons aussi pour la mère des techniques de respiration.

Il ne reste plus qu'un mois avant de connaître les résultats pour la fille.

Aujourd'hui la maîtresse a demandé à Caroline pourquoi elle avait demandé pourquoi. Mais Caroline ne lui a pas répondu parce qu'elle jugeait que cela ne la regardait plus. On a entendu, c'est comme ça qu'on a su que la maîtresse ne savait pas. On a décidé de l'amener voir Lolita.

Quand elle est venue, on est mal tombées, le mari de Lolita était là. Il regardait la télé avec ses amis. Lolita, elle, n'était pas là. G.G. a dit qu'elle était partie accoucher. La maîtresse a dit que ça ne faisait rien, elle allait revenir un autre jour. On ne pense pas qu'elle reviendra. Elle avait l'air d'avoir compris pourquoi les enfants tombent. Dehors elle a dit qu'on devrait les informer...

On est allées à l'hôpital avec la maîtresse. Lolita a dit qu'elle était désolée. Le bébé dormait. Lolita pleurait. Elle aurait bien aimé que la fille refuse de naître. La maîtresse nous a demandé de lui expliquer. Après elle a dit que dans nos sociétés, l'enfant pour la femme était si lourd à porter, qu'il ne pouvait que tomber. Elle nous a dit de ne pas nous décourager. Mais Lolita continuait à pleurer.

Et là quelqu'un a dit que les visites étaient terminées. 



Irene Eve Durant
Salon Hors du Temps
18 rue St-Pierre
Rimouski, G5L 1T2
Tél.: 1-418-722-9274

Consultation en art, ésotérisme et jeu de go

les sages-femmes associées

consultations avant et après l'accouchement
accompagnement à l'hôpital ou à la maison
cours prénatals

we speak english hablamos espanol
membres de l'alliance québécoise des sages-femmes praticiennes

288-1848